



HAL
open science

In memoriam Stanley Hoffmann (1928-2015)

Pierre Hassner

► **To cite this version:**

Pierre Hassner. In memoriam Stanley Hoffmann (1928-2015). *Revue Française de Science Politique*, Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2015, 65 (5), pp.829 - 832. 10.3917/rfsp.655.0829 . hal-03459694

HAL Id: hal-03459694

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-03459694>

Submitted on 1 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

IN MEMORIAM

STANLEY HOFFMANN

(1928-2015)

STANLEY HOFFMANN : COMPLEXITÉ ET FIDÉLITÉ

Pierre Hassner

Deux notions, qui parfois peuvent sembler en tension l'une avec l'autre, me viennent à l'esprit en pensant à la personnalité de Stanley Hoffmann et à son œuvre : la complexité et la fidélité.

Complexité de sa biographie, s'étendant sur trois pays et deux continents. Complexité de son caractère, souvent sarcastique ou persifleur, parfois impitoyable dans la polémique mais, en même temps, sentimental et affectueux, capable d'enthousiasme sans réserve pour des personnes vivantes ou des figures historiques. Complexité de son œuvre, faisant le lien entre le droit, l'analyse sociologique et historique, la théorie des relations internationales, la critique politique, idéologique et surtout éthique.

Fidélité à ses amis, à ses étudiants, et à certains principes politiques et moraux, à certaines sympathies et antipathies, et à certaines expériences de son enfance et de sa jeunesse. Celles-ci furent successivement celles d'un petit réfugié, fuyant sous la conduite de sa mère la persécution nazie d'Autriche en France, puis dans la zone libre où il fit de brillantes études (au lycée de Nice) et conçut une grande reconnaissance envers ceux qui l'avaient accueilli et protégé.

Sa jeunesse fut, d'abord, celle d'un jeune Français naturalisé sortant major de Sciences Po, puis son service militaire, et une thèse de droit international¹ comparant le Concert européen du 19^e siècle, la SDN, et sous l'ONU au point de vue du pouvoir politique des États (il évitait à dessein le mot de souveraineté qui lui paraissait trompeur). Assistant à l'Association française de science politique (AFSP), il y travailla sur les problèmes internationaux, mais aussi sur la France, avec un livre sur le mouvement Poujade². Après une visite à Harvard, il devint un immigrant aux États-Unis, successivement professeur assistant et tuteur d'une de ses maisons d'étudiants puis, rapidement, professeur titulaire, amené à devenir citoyen américain. S'il prit alors la nationalité américaine, il continua à conserver et à proclamer jalousement sa nationalité française.

C'était l'époque des événements d'Algérie et de l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle. Stanley, dans une lettre, me disait qu'il s'efforçait d'être à la fois mendésien et gaulliste.

1. Stanley Hoffmann, *Organisations internationales et pouvoir politique des États*, Paris, Armand Colin, 1954.

2. Stanley Hoffmann *et al.*, *Le mouvement Poujade*, Paris, Armand Colin, 1956 (Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques. 81).

Malgré ses instincts démocratiques, son horreur de la torture, de la violence en général, il défendait la politique française en Algérie contre les critiques de ses collègues américains.

Dans les années 1960, il devint, surtout à l'occasion de la guerre du Vietnam, de plus en plus engagé dans le débat politique américain. Il fut l'un des plus éloquents adversaires de l'engagement des États-Unis au Vietnam et, plus généralement, de leur tentative impériale. C'est à propos du bombardement du Cambodge qu'il rompit avec Kissinger, dont il avait été l'ami et l'allié dans les débats sur les rapports des États-Unis avec l'Europe en général et de Gaulle en particulier lors de la séparation par rapport au Center for International Affairs de Harvard (dirigé par Robert Bonie, ami et fervent soutien de Jean Monnet) et la création du Center for European Studies. Il se trouva opposé à Zbigniew Brzezinski dans des joutes oratoires sur la guerre du Vietnam.

Il n'en continuait pas moins de s'intéresser de près à la France. Il prépara pendant des décennies un ouvrage sur le régime de Vichy, dont seuls des fragments furent publiés sous forme d'articles. Il continua jusqu'au bout à travailler à la fois sur les États-Unis et la France¹.

Sur les États-Unis, qui ont fait l'objet de son livre le plus volumineux, *Gulliver's Troubles*² (*Gulliver empêtré*), son thème principal était la critique de ce qu'il appelait le « syndrome wilsonien », c'est-à-dire la tentation d'osciller entre la prétention de sauver le monde et le retrait. Dans un livre postérieur, *Primacy or World Order*³, il s'insurgeait contre la volonté hégémonique des États-Unis. Son idée de l'ordre mondial reconnaissait un grand rôle à l'Amérique, mais au service de l'organisation internationale (il était celui d'une force permanente de l'ONU) et de ses alliances. Il était favorable dans certaines circonstances à l'intervention militaire, mais se méfiait des actions unilatérales américaines. Il considérait que les Américains ne comprenaient pas le nationalisme des autres et n'étaient pas conscients de leur propre nationalisme. Je me rappelle une conversation avec l'un de ses collègues qui lui demandait : « Enfin, Stanley, y a-t-il une circonstance quelconque où tu trouverais le recours américain à la force justifié ? » Il répondit : « Je ne suis pas contre la présence des troupes américaines en Europe ». Mais je l'ai vu s'impatienter de la passivité de la « communauté internationale » devant l'invasion du Timor oriental par l'Indonésie (avant l'intervention australienne). Il a en particulier plusieurs fois donné son cours sur l'intervention en compagnie du père Brian Hehir, plume des évêques américains sur la question nucléaire.

Admirateur et, en partie, disciple de Raymond Aron, il combinait plus que celui-ci un réalisme stratégique avec une sensibilité pacifiste et était moins sensible au danger soviétique. Dans un article de la *Revue française de science politique* des années 1960 intitulé « Terreur et terrier »⁴, il ironisait sur les craintes américaines d'une attaque soviétique et sur la mode des abris antinucléaires.

Si son analyse de la politique américaine était le plus souvent fondée sur la crainte de la démesure et teintée d'ironie, son attachement à la France et à l'Europe, bien que fortement

1. Attestant de son intérêt pour la France, il publia pas moins de cinquante-trois articles ou recensions bibliographiques dans la *Revue française de science politique* entre 1952 et 1980. Il publia aussi régulièrement des textes dans *Politique étrangère*, dans la *Revue économique* et dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* (cf. le portail Persée, <<http://www.persee.fr>>).

2. Stanley Hoffmann, *Gulliver's Troubles. Or, the Setting of American Foreign Policy*, New York, McGraw-Hill, 1968.

3. Stanley Hoffmann, *Primacy or World Order. American Foreign Policy Since the Cold War*, New York, McGraw-Hill, 1978.

4. Stanley Hoffmann, « Terreur et terrier », *Revue française de science politique*, 11 (4), décembre 1961, p. 936-956.

marqué de nostalgie et, parfois, d'attendrissement, était loin d'être aveugle. Il partageait avec son ami Michel Crozier l'idée de la « société bloquée » présente dans le volume collectif *In Search of France*¹, livre dont il avait été le principal artisan. Dans un article de la revue *Daedalus*², il critiquait les Européens, prisonniers du présent, oublieux de leur passé et manquant de vision pour l'avenir.

Sur l'union de l'Europe, il en a toujours été un partisan résolu mais modéré, plus proche de De Gaulle que de Jean Monnet. Dans l'article de 1966 publié dans la revue américaine *Daedalus*, puis traduit dans la revue *Futuribles* de Bertrand de Jouvenel, il critiquait l'œuvre imposante de son ami Ernst Haas, *The Uniting of Europe*, qui était une traduction en science politique des principes et de la stratégie de Jean Monnet. Développant l'idée de celui-ci, selon laquelle l'Europe avançait avant tout par les crises, dont elle ne pouvait sortir que par un bond en avant, Haas avait forgé le concept de « *spill-over* » avec, notamment, le passage du « chacun pour soi » au compromis ou au partage et, de là, à l'identification réciproque des intérêts. Hoffmann répliquait que cela pouvait valoir pour ce qu'il appelait la « *low politics* » (essentiellement l'économie), mais non pour la « *high politics* » (avant tout la « *Gross Politik* », c'est-à-dire la politique étrangère et l'indépendance nationale). Et il opposait à la fatalité du « *spill-over* » la possibilité du « *spill back* ». Il avait, depuis, abandonné la distinction de « *high* » et « *low* » *politics*, mais l'histoire du « *I want my money back* » de Margaret Thatcher, aux limites de la solidarité européenne, confirmées aujourd'hui par les obstacles et les exceptions à l'accueil et au partage équitable des réfugiés, a confirmé avec éclat la notion de « *spill back* ».

Je voudrais terminer en notant trois dimensions de la personnalité et de l'œuvre de Stanley Hoffmann où se retrouvent la complexité et la fidélité que je signalais en commençant. Ce sont Hoffmann le professeur, Hoffmann l'humaniste et Hoffmann le Français.

La première vision que j'ai eue de lui était en visitant son cours en 1956, alors que, jeune professeur, il en traçait le plan au tableau devant ses étudiants éblouis. D'une part, comme Raymond Aron, il représentait la clarté d'un produit de l'enseignement français, rompu au plan en trois parties, devant des étudiants souvent intelligents et travailleurs, mais manquant de méthode et de rigueur intellectuelle. L'enseignement était sa première passion, et ses étudiants le savaient. Alors que, à partir de la présidence Kennedy, ses collègues (à commencer par McGeorge Bundy, le doyen qui l'avait distingué) et les plus illustres d'entre eux se précipitaient à Washington comme conseillers du prince, il refusa toutes les sollicitations et donna toujours le primat à ses étudiants. Certains de ses collègues, amis ou ex-amis, lui reprochaient de se cantonner dans le rôle de critique, sans acquérir l'expérience, même passagère, des contraintes du pouvoir. On peut voir une petite part de vérité dans ce reproche, peut-être était-il plus doué pour la lucidité critique que pour l'imagination créatrice et le goût de l'action. Mais les témoignages de ses étudiants (qui se multiplient depuis son décès³) disent avec éloquence combien il se distinguait des autres professeurs par le degré de son dévouement à sa tâche d'éducateur.

1. Stanley Hoffmann (ed.), *In Search of France*, Cambridge, Harvard University Press, 1963.

2. Stanley Hoffmann, « Obsolete or Obsolete ? The Fate of the Nation-State and the Case of Western Europe », *Daedalus*, 95 (3), numéro spécial « Tradition and Change », été 1966, p. 862-915.

3. Cf. notamment celui de Virginie Guiraudon publié sur le site Internet de l'AFSP.

Une autre constante : son humanisme. Son premier livre américain s'intitulait *Contemporary Theory in International Relations*¹. Au début de son enseignement aux États-Unis, il donnait, lors de ses passages à Paris, des séminaires où il nous présentait, avec un brin d'ironie, les débats entre behavioristes réalistes, partisans des systèmes, etc., et y ajoutait ses nuances et ses contributions. Mais, de plus en plus, il s'éloigna des considérations et des débats de la « théorie des relations internationales » pour se rapprocher de la réflexion philosophique, présente dans *Duties Beyond Borders*² (*Une morale pour les monstres froids*, titre dû à son ami Jean-Marie Domenach). Son amitié étroite avec sa collègue philosophe Judith Shklar y a sans doute contribué. Quand j'eus l'honneur de faire un séminaire avec lui, à l'automne 2000, ce fut lui qui choisit le titre : « Philosophie politique et relations internationales ». Il faut dire qu'il se sentait de plus en plus isolé au sein de son département, à cause du primat chez ses nouveaux collègues du « *rational choice* ». Il disait souvent qu'il n'aurait plus pu être élu à Harvard depuis ces dernières modes. Il n'avait pas beaucoup plus de respect pour le constructivisme, qu'il comparait à M. Jourdain découvrant qu'il faisait de la prose sans le savoir. Quant à lui, il continuait à analyser les grands problèmes contemporains, mais donnait une place croissante à leur dimension philosophique et à l'histoire des idées.

Enfin, il revenait de plus en plus aux sources françaises de sa culture et de sa pensée. Il retournait aux problèmes de l'organisation internationale tout en disant : « Le droit international est très important, à condition de ne pas le traiter en juriste ». Il a écrit des pages importantes sur Jean-Jacques Rousseau. Son dernier cours portait sur la pensée politique française contemporaine. Et son dernier projet était un livre sur Albert Camus, que la maladie l'a empêché, à ma connaissance, de rédiger. Son dernier discours, dont il sentait bien que c'était un discours d'adieu (lors du déjeuner donné en son honneur lorsque la maladie montante l'empêcha de continuer son enseignement) accorde une place centrale et chaleureuse à la France telle qu'il l'avait connue enfant et comme réfugié.

Pierre Hassner – Sciences Po, CERI

1. Stanley Hoffmann, *Contemporary Theory in International Relations*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1960.

2. Stanley Hoffmann, *Duties Beyond Borders. On the Limits and Possibilities of Ethical International Politics*, New York, Syracuse University Press, 1981 (Frank W. Abrams Lectures).